

Henri Cestier, paysan, militant

Eyragues est un bourg de 4 300 habitants, entre Lubéron et Alpilles, non loin d'Avignon, encadré par Chateaufrenard et Noves, agriculture et résidences secondaires. C'est là qu'Henri Cestier vit dans une ferme agréable, de quelque 20 hectares qu'il a longtemps exploités avec son frère avant de prendre il y a peu, sa retraite. Une retraite active, dont nous aurons à reparler.

Paysan, fils et petit-fils de paysans, Henri Cestier aime à l'évidence son métier, sur lequel il jette un regard très lucide, et pourtant, inquiet. Naguère en Ardeche son grand-père élevait, non sans mal ses huit enfants sur des terres infertiles. « C'était nous, dit Henri, une ferme comme il y en avait tant à l'époque, du maraîchage, presque du jardinage ».

De son père, récemment disparu, Henri parle avec émotion « c'était un homme très intelligent, très engagé, croyant et même catholique pratiquant, mais avec cette foi qui crée la générosité. Il fut l'un des fondateurs de la Maison Familiale Rurale, s'intéressa au mouvement coopératif, fut conseiller municipal, passa sa vie, le plus naturellement du monde au service des autres, accompagna pendant 50 ans le développement de l'IAFR (Aide familiale Rurale) quand il a commencé il y avait de quoi payer un mi-temps, et quand il est parti ils étaient 47 employés : un bel exemple ! ». Assez jeune ce paysan entreprenant était allé vers « le Sud » d'abord comme saisonnier à Rognonas. Il y trouva les filles jolies, épousa celle qu'il préférerait, eut avec elle quatre enfants. La ferme qu'il exploitait, était assez semblable à celle de son enfance, avec deux chevaux et quelques poules, elle suffisait à peine à la famille. Assez vite il se spécialisa, choux-fleurs en automne et pommes de terre primers. C'était relativement rentable mais épuisait la terre.

Henri se plaisait à aider son père, et n'envisageait pas d'autre métier. Très tôt il aidait à chaque vacance scolaire, à 14 ans « certif » en poche, il commença un vrai apprentissage. Les Maisons Familiales Rurales avaient des cette période inventé l'alternance. Les apprentis passaient une semaine à la « Maison » et 15 jours en stage. Pour Henri les stages se faisaient à la ferme familiale. Son frère suivait le même chemin. Ses deux sœurs profitèrent aussi de ces études en alternance, mais dans d'autres domaines, l'une devint monitrice de maison familiale, puis comptable, l'autre encore plus batante, puéricultrice, puis employée à la mairie.

« Moi, dit Henri, j'ai été en formation toute ma vie, car être paysan, ce n'est pas seulement un travail manuel ou physique et cela à raison de 50 ou 60 heures par semaine, il faut constamment calculer, apprendre. Passer comme nous l'avons fait du maraîchage aux choux-fleurs, puis aux arbres fruitiers, en même temps que les modes de vente et de distribution changent, des réseaux de distribution classiques aux coopératives ou à la vente directe, cela ne s'improvise pas. ».

« Je pourrais dire que j'ai eu plusieurs universités dans ma vie : Je me suis formé avec le mouvement coopératif, avec le CETA (centre d'études des techniques agricoles). L'action catholique et les MRJC m'ont beaucoup appris. Le syndicalisme m'a ouvert



photo GJ

des horizons. Croyant, mais non pratiquant, je me suis aussi intéressé au CCFD. Pendant que ma femme, Geneviève, institutrice de formation, mais qui avait abandonné son métier pour élever nos trois enfants et m'aider, particulièrement à la compatibilité, était la première présidente du mouvement Transhumance (1).

Une retraite qui s'annonce active

J'ai travaillé jusqu'à ma retraite avec un associé, mon frère. Pour agrandir l'exploitation il nous avait fallu aller à Eyragues, par-là, les terres argileuses et froides coûtaient moins cher, on en trouvait plus facilement, on a pu en acquérir 20 hectares et passer à la culture des arbres fruitiers dans les années quatre-vingts. Parfois je me dis que j'ai trop militié, que cela m'a fait rater une partie de l'adolescence de mes trois enfants (deux filles et un garçon de 32, 30 et 26 ans), finalement avec ma femme et sans nous en rendre compte assez vite, nous avons reproduit le schéma trop commun, la maman qui partage tout, et le père, qui même présent et amant est trop souvent en réunions, manque de temps de disponibilité ».

Quelqu'un reprendra-t-il la ferme? Rien de moins sûr, le fils aime le travail de la terre, mais surtout la culture des oliviers et se prépare à partir en Corse, ce n'est pas loin... L'une des filles prépare une thèse scientifique et vit depuis trois ans en Israël. La dernière travaille à Paris dans la communication. Henri et Geneviève ont beau être très discrets, on sent que les petits-enfants seraient les bienvenus...

Et maintenant c'est la retraite. Tout change et pour commencer le paysage. Henri et son frère ont fait le partage, et on a attaché des pommiers, loué une partie des terres à des bergers. Devant les fenêtres, adieu les pommiers en fleurs, bonjour les moutons,

et « c'est beau aussi » remarque Geneviève! Cependant, même s'il compte bien consacrer une partie de son temps à mieux vivre, à profiter avec sa femme de quelques voyages, de beaucoup de promenades et s'il n'a jamais assez de temps pour lire, Henri exige plus de la vie, et surtout veut encore, donner, échanger, servir: « Je voudrais contribuer à la meilleure marche possible de la société. Je ne veux pas, dit-il, vivre juste parce que je ne suis pas mort ». Il ne semble pas être en danger de ce point de vue ! Depuis 1994, il milite à Solidarité Paysans, dont il est maintenant le cinquième président régional (encore une occasion de s'appuyer sur Geneviève pour la rédaction des rapports par exemple). Il s'occupe aussi de formation au sein de l'ADDEAR (Association pour le développement de l'éducation agricole et rural) et est actif dans le mouvement des marchés paysans, Solid'Arles l'a intéressé. Henri est quelqu'un de positif et estime avoir eu de la chance - même s'il est bien conscient que la chance « il faut savoir la reconnaître et la saisir » -, il n'en est pas moins effrayé par l'état actuel de l'agriculture. Sur sa commune par exemple, 50% des terres agricoles sont abandonnées, rien de vraiment étonnant si l'on sait que les pommes se négocient en ce moment à 0,30 centimes d'euro. « Et, ajoute Henri, en même temps se perdent des savoir-faire, des savoir-être, et aussi des bâtiments, des agencements qu'on ne retrouvera plus même si les choses repartent... »

A Solidarité Paysans les situations auxquelles on est confronté sont de plus en plus dures. En 2009 53 familles ont recouru à l'aide de Solidarité Paysans (dont 17 durant le dernier trimestre, alors qu'il n'y en avait qu'une quarantaine en 2008), et les 2/3 de ces gens sont menacés de liquidation. Derrière ces chiffres on imagine les situations effrayantes des familles.

Parallèlement des nouveaux ruraux arrivent, qui s'installent (et il faut les aider), et qui réinventent des cultures, des circuits, des ventes directes. Henri est lucide, inquiet, mais pas désespéré, il est demandeur de plus de réflexion sur ce métier et ce mode de vie. C'est une des raisons pour laquelle il milite actuellement pour une remise en route du comité éthique, pour une prise de distance, presque une théorisation, sans rien enlever à l'action, l'aide, la solidarité. Nul doute la vie de ce couple de jeunes retraités n'est pas menacé de sclérose.

Mireille Amiel

(1) Mouvement de réflexion en milieu rural autour des problèmes d'immigration.